

Le pas du mammoth

« *Faut-il pleurer, faut-il en rire
Fait-elle envie ou bien pitié
Je n'ai pas le cœur à le dire
On ne voit pas le temps passer* » (Jean Ferrat)

France Culture a bien surpris le Témoin gaulois en annonçant que l'excellente émission *La Fabrique de l'Histoire* allait se consacrer, la semaine dernière, aux « pédagogies nouvelles ». Enfin, se dit-il, du nouveau dans mon ancien métier ! Pourvu qu'après avoir tant sommeillé, mon cher vieux mammoth, piqué au vif par les innombrables critiques dont on l'accable depuis longtemps – *Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage* – ne s'emballa pas, sous l'impulsion de jeunes et imprudents innovateurs !

Cette série d'émissions faisait suite à la *Première Biennale internationale de l'éducation nouvelle*, organisée du 2 au 5 novembre par des organisations aussi vénérables que militantes ; GFEN¹, Ceméa et Fi-Ceméa², CRAP-Cahiers pédagogiques³, ICEM⁴ et la toute jeune Fespi⁵. Il ne s'agissait pas, à France Culture, de rendre compte de ces débats, mais de rappeler les sources de ce qu'on nomme « l'Éducation nouvelle ». À sa grande surprise, le Témoin gaulois a retrouvé les noms des Decroly, Freinet, Piaget... qui inspiraient la réflexion et l'action pédagogique des « formateurs

1 Groupe Français d'Éducation Nouvelle, 1922

2 Centre d'entraînement aux méthodes d'éducation active, 1937,
et Fédération internationale des Ceméa

3 Le Cercle de recherche et d'action pédagogiques et ses *Cahiers*, 1945

4 Institut Coopératif de l'École Moderne ou ICEM-Pédagogie Freinet, 1947

5 Fédération des établissements scolaires publics innovants, dont les statuts

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

de formateurs » des E.N.N.A.⁶ dont il fut un échantillon médiocre mais plein d'ardeur de 1970 à 1994. Ces pionniers avaient prôné les méthodes actives qu'il serait oiseux de décrire ici, mais dont on peut donner une idée très réductrice en disant qu'elles visaient à donner leurs chances d'épanouissement à tous les élèves, quel que soit leur profil et leurs dons, en évitant l'enseignement ex cathedra où le maître déverse son savoir sur les élèves, comme s'il s'agissait de remplir des vases ou d'arroser des plantes : le travail en groupe, la réalisation de projets, pluridisciplinaires si possible, étaient les aspects les plus spectaculaires d'une pédagogie qui visait à faire construire leur savoir par les élèves eux-mêmes, avec l'aide de leurs professeurs. Beaucoup d'entre nous cherchaient alors, avec plus ou moins de bonheur, à introduire ces méthodes dans l'enseignement pratiqué dans les collèges d'enseignement technique (C.E.T.), héritiers des centres d'apprentissage et créés en 1960, puis promus Lycées d'enseignement professionnel (L.E.P.) en 1976. En Lettres, l'Inspection générale dont nous dépendions directement, réputée conservatrice, nous laissait la bride sur le cou et encourageait l'innovation, ceux de ses représentants qui s'étaient chargés de l'enseignement technique et professionnel, filière réputée peu glorieuse mais qu'ils avaient choisie par conviction, ayant pleinement conscience de la difficulté que représentait, pour les maîtres de l'enseignement professionnel, la mission de rendre espoir et confiance aux élèves qui leur étaient envoyés pour cause d'échec scolaire ou d'indiscipline. Ils y réussissaient d'ailleurs souvent, et les exemples d'élèves de C.E.T. ou de L.E.P. remis dans le cycle des études

restent à l'état de projet (2012)

6 L'École Normale Nationale d'Apprentissage réunissait six établissements (Paris-Nord, Paris-Sud, Nantes, Toulouse, Lyon et Lille) chargés de recruter et de former à leur métier les maîtres des Centres d'apprentissage.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

longues et devenus ingénieurs n'était pas exceptionnel. Ces méthodes ont fini par gagner lentement du terrain, jusqu'à l'université en proie à la massification, qui les a longtemps refusées, prétendant que la pédagogie ne s'apprenait pas, et qu'il suffisait d'être aussi savant que possible dans sa spécialité pour faire un bon enseignant.

Tel était l'état d'esprit de l'enseignement supérieur quand en 1989 Jospin, alors ministre de l'Éducation nationale, le chargea de prendre en main la formation des maîtres en réunissant les E.N.N.A. et les écoles normales primaires dans les I.U.F.M. (instituts de formation des maîtres). Nous avons généralement bien accueilli cette réforme, rendue nécessaire par l'élévation du niveau universitaire des futurs enseignants. Malheureusement, on jeta le bébé avec l'eau du bain, faisant table rase de l'expérience acquise et réduisant la formation professionnelle des maîtres à des stages plus longs d'observation et d'exercice du métier dans les écoles et lycées. Mieux, on en vint à rendre ces stages facultatifs, si bien qu'à l'époque de Sarkozy, les jeunes professeurs étaient jetés dans leurs premières classes sans autre bagage que leurs souvenirs déjà lointains de potaches. On comprend dans ces conditions l'importance que les groupes de militants bénévoles auxquels nous devons tant ont eue dans cette période et conservent encore aujourd'hui, même si la nécessité d'une formation professionnelle des enseignants a de nouveau été reconnue. Leurs inspirateurs, cités par le *Cahiers pédagogiques*, restent ces « précurseurs universels tels que Rousseau, Pestalozzi, Jacotot, Montessori, Decroly, Makarenko, Korczak, Bakulé, Freinet, Piaget, Freire. » Que faut-il penser de cette bannière « éducation nouvelle » sous laquelle ces maîtres se rassemblent, et qui désigne en réalité des pratiques déjà anciennes, et de cette prétention de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

« conduire une recherche » : faut-il en pleurer ou en rire ? Faut-il se gausser de la lourdeur de cette énorme machine destinée à faire la guerre à l'ignorance que trois républiques ont construite et que la dernière s'efforce hypocritement de détruire :

- par des discours contradictoires qui ne s'attaquent qu'à de faux problèmes (ex : les méthodes d'apprentissage de la lecture) ;
- en imposant un rythme de travail dément aux enfants, avec la complicité des familles ;
- en faisant croire qu'il est possible de rétablir le type d'autorité dont les maîtres de la Troisième République sont censés avoir bénéficié, parce qu'ils étaient les seuls détenteurs et passeurs du savoir, et qu'à ce titre, les parents les respectaient ?

Faut-il faire chorus avec le ministre le plus malhonnête et le plus prétentieux que nous ayons eu, ce Claude Allègre incapable de conduire une institution trop grande pour lui et dire : « *il faut dégraisser le mammouth* » ?

Si le pas du mammouth est si lent, c'est que nos dirigeants s'efforcent de l'entraver. Si l'on parle encore « d'éducation nouvelle », c'est que les familles aisées se cramponnent aux pratiques anciennes, parce que seuls leurs enfants, qui trouvent dans leur éducation et leur environnement les savoirs et les aides indispensables, peuvent en tirer parti. Si les enseignants qui pratiquent une pédagogie active ne sont pas, pour la plupart, des « chercheurs » au sens universitaire du terme, il est vrai que leur démarche est tout entière tournée vers la créativité (la leur et celle des élèves), l'analyse des résultats obtenus et l'observation attentive de la manière dont les jeunes construisent leur savoir : c'est à ces conditions que leurs méthodes peuvent réussir.

Mais de toute évidence, ce qui importe à la classe politique et à la clientèle qu'elle sert est de faire barrage aux hordes populaires qui

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

prétendent accéder aux responsabilités : parquer ces dernières dans un enseignement public dégradé, offrir à prix d'or aux héritiers toutes les chances de conserver et de perpétuer leurs privilèges en leur réservant des filières nobles et les ruineuses études dans les meilleurs établissements privés et étrangers, voilà la solution idéale. Le Témoin gaulois salue ses jeunes collègues qui poursuivent inlassablement, en un temps particulièrement défavorable, un très ancien combat, et sachant que le courage ne leur manque pas, il leur souhaite bonne chance.

Lundi 4 décembre 2017